



A LA MÉMOIRE

DU

Docteur EUGÈNE DUPAGNE

Chef du service de chirurgie
à l'Hôpital Civil de Namur

Chevalier de l'Ordre de Léopold à titre posthume

né à Sombreffe le 11 avril 1899
décédé à Namur le 12 juillet 1929

VICTIME DE SON DEVOIR PROFESSIONNEL

Ses amis voulurent honorer sa mémoire en élevant sur sa tombe un monument dû à l'inspiration du sculpteur Victor Demanet.

Ce monument fut inauguré le 27 octobre 1929. En ce jour, le Docteur Léon Verniory exprima en ces termes les sentiments des amis du défunt, groupés autour de sa famille :

— 2 —

MADAME,

Excusez-nous, si, dans votre cœur et dans celui des vôtres, nous ravivons une plaie qui ne peut se cicatriser.

Nous n'ignorons pas qu'il est des douleurs devant lesquelles toute parole est vaine et seul le silence s'impose.

Mais comme nous, vous savez qu'il est des devoirs impérieux en face desquels la douleur la plus respectable doit s'incliner.

C'est parce que nous avons la conscience d'accomplir un tel devoir que nous avons osé entreprendre de perpétuer la mémoire d'Eugène Dupagne.

Nous ferons en sorte que nos paroles soient brèves et qu'elles soient aussi douces que possible pour ne pas brutaliser vos sentiments intimes.

MESDAMES, MESSIEURS,

Il était une fois dans un village de notre Wallonie de bons parents qui avaient doté leur fils Eugène des vertus qui leur appartenaient en propre.

Eugène avait hérité de l'intelligence, de la fermeté, de la franchise, de la volonté de son père ; sa mère lui avait donné, avec son affection, son esprit de justice, d'abnégation, de sacrifice, de courage stoïque.

Eugène avait nourri, dès son enfance, ces hautes qualités intellectuelles et morales qui avaient trouvé en lui une terre fertile.

Aussi fut-il un enfant soumis, doux, affectueux, profondément aimant.

— 3 —

Elève studieux, modèle, témoignant déjà vis-à-vis de ses camarades de son esprit d'altruisme et de générosité, il parcourut ses études primaires et moyennes sans se soucier du domaine où il porterait son activité.

Bientôt cependant il entrevit que la profession médicale lui offrirait un champ d'action merveilleux pour déployer toutes les ressources de ses qualités.

A l'Université, ceux qui l'approchèrent, professeurs et amis, comprirent qu'une intelligence d'élite, qu'une grande âme ouvraient leurs ressources à l'humanité. Eugène s'accrochait à la science ; il en extrayait son essence ; il la vénérât ; il communiquait à ses condisciples le souffle vivifiant qui l'anima ; il devenait l'assistant choyé de ceux qui l'initiaient.

La chirurgie devint sa préférée ; il y trouvait l'occasion d'y déployer toute sa puissance dans une lutte perpétuelle contre la misère physique et contre la mort.

La mort elle-même avait, hélas ! bien compris qu'un ennemi énergique se dresserait inlassablement devant elle. Elle voulut l'abattre au plus tôt.

Elle essaya de rendre Eugène, encore étudiant, inapte à exercer l'art qu'il avait choisi, mais après de longues semaines, ceux qui entouraient leur élève de leur science et de leur sollicitude, lui rendirent la santé.

Eugène allait enfin commencer sa mission.

Son cœur aimant avait besoin d'aimer ; il choisit une compagne digne de lui et tous deux, confiants l'un dans l'autre, assurés de se fortifier dans l'intensité de leur amour mutuel, entreprirent le chemin de la vie.

Ce fut aussitôt un épanouissement éclatant d'intelligence, de science, de bonté et de charité.

Incessant, du matin au soir et souvent du soir au matin, Eugène s'acharnait à réparer les corps endoloris ; dans sa sensi-

lité, sous son visage souriant et doucement réconfortant, il souffrait les souffrances des autres et quand il était convaincu d'avoir déployé tous ses efforts et donné jusqu'au bout toutes les ressources de son art et de son cœur, il venait retrouver sa compagnie avec un débordement de joie naïve, comme l'enfant revenant de l'école exulte de rapporter un bon point à ses parents. Cette satisfaction se manifestait plus intensément encore lorsque des déshérités de la vie et de la fortune avaient bénéficié de son labeur et de son inépuisable charité.

Bientôt, à son foyer, deux petits êtres ajoutèrent encore une nouvelle clarté.

Que la vie était radieuse sur cet amoncellement effrayant de travail, de charité et d'amour!

Cependant la mort implacable n'avait pas abandonné la lutte. Plusieurs fois elle avait lancé en vain l'un ou l'autre de ses engins meurtriers mais l'alerte était courte : Eugène se redressait et reprenait, trop rapidement peut-être, son œuvre momentanément interrompue.

La mort voyait chaque jour lui échapper des humains qu'elle avait marqués ; sa colère s'accrut ; il fallait en finir. Connaissant qu'entre le danger et le devoir, Eugène n'hésiterait pas, elle le saisit sournoisement à l'instant même où, dans un dernier effort, il tentait de lui arracher une victime.

Eugène s'aperçut qu'il était vaincu ; il ne supporta pas que la traîtresse put jouir un seul instant de ses larmes et de ses regrets ; son âme, ouverte à d'autres espérances, se redressa fièrement. Les anges ne voulurent pas que la mort emporta sa victime et l'élevèrent en leur demeure où les musiques célestes l'accueillirent glorieusement. Ainsi mourut celui qui avait tant aimé les hommes.

* * *

Cette histoire triste, mais héroïque, Madame, vous la murmurerez doucement à vos enfants blottis sur vos genoux et lorsque vous terminerez votre récit, comme Eugène, sans une larme dans les yeux, sans un sanglot dans la voix, vous ajouterez : " Cette histoire, mes enfants, n'est pas un conte ; ce beau rêve, je l'ai vécu ; Eugène était votre père.

Que sa vie et sa mort vous soient un exemple précieux. "

* * *

Vous connaissiez déjà tout cela, Mesdames et Messieurs, vous saviez pourquoi vous vous êtes réunis autour de cette tombe. Permettez toutefois à un médecin d'exposer plus complètement ce que fut Eugène Dupagne.

Sa science pour nous n'était pas discutable : elle était étendue et chaque jour la voyait s'enrichir. Son talent n'était pas moindre et nous admirions sa technique d'un chirurgien d'élite. Que d'espoirs, déjà réalisés, nous placions encore dans cette intelligence laborieuse, dans cet art affiné.

Mais si nous étions attirés vers Eugène Dupagne par sa valeur professionnelle, nous l'affectionnions plus encore pour ses vertus médicales.

Certes Eugène Dupagne avait recueilli ces vertus de son père ; il les avait façonnées au contact de ses professeurs, puis de son beau-père ; il avait de sa profession, la plus haute conception qu'il mettait en pratique. Conscientieux, il n'était pas l'opérateur malgré tout ; il savait discerner l'indication opératoire et ne se laissait jamais guider, comme tant d'autres aujourd'hui, par une pensée de gloire ou par un bas sentiment de lucre ; tous ses actes, toutes ses décisions étaient pesées dans l'intérêt seul du malade ; tout autre souci lui était étranger.

S'imposer devant un collègue n'était pas digne de lui ; modestement Eugène Dupagne savait s'effacer ; mieux encore une délicatesse n'éveillait même pas en lui le moindre sentiment de révolte ou de rancune.

C'est qu'Eugène Dupagne était essentiellement bon et charitable. Il excusait toutes les fautes, parce qu'il était convaincu que personne n'était infaillible et il n'épargnait pas ses peines pour aider et relever celui qui était tombé dans l'erreur.

A ses malades, Eugène Dupagne ne pouvait rien refuser ; non seulement il leur dispensait sans compter son temps et son travail, mais il cherchait à satisfaire leurs exigences et même à prévenir leur moindre désir ; jamais il ne refusa l'aide qui lui était demandée et cela avant tout quand il s'agissait des pauvres ; les services hospitaliers lui permirent de dévoiler tout son cœur aux malheureux qui l'adoraient.

Oserais-je parler de l'aide matérielle qu'il leur apportait si souvent ? Des traits multiples de cette charité obscure ont été connus après sa disparition.

Eugène Dupagne était d'ailleurs un sensible ; compatissant, il ne pouvait abandonner ses semblables à leur souffrance morale ; il la partageait avec eux.

J'ai vécu avec Eugène Dupagne des heures inoubliables auprès d'une malade qu'il arracha à deux reprises à la mort : avant les interventions, il me confiait ses inquiétudes, ses craintes ; l'angoisse le serrait à la pensée de son impuissance probable et lorsque, après avoir vaincu de grosses difficultés, il eut terminé la seconde opération et qu'il entrevit l'espoir justifié de la guérison, il ne put dissimuler les larmes qui jaillissaient de ses yeux à la pensée d'avoir rendu une mère à ses enfants.

Bientôt après, son visage abandonnait son accent d'inquiétude et ses yeux clairs retrouvaient leur délicat sourire sous les boucles blondes de ses cheveux d'enfant.

Eugène Dupagne, au milieu de ces bouleversements de l'âme,

était resté d'ailleurs un grand enfant, il en avait gardé la candeur et la gaieté exhubérante qui réjouissait tant ceux qui l'approchaient.

Voilà comment, dans cette si courte existence, Eugène Dupagne nous est apparu, laissant en nous la vision de sa physionomie heureuse et l'éclat de sa valeur médicale et morale.

Et cela nous permet de concevoir pourquoi sa mort, le 12 juillet dernier, jeta dans notre ville un indicible effroi. Le peuple, atterré, éprouvait simplement l'impression qu'une perte immense venait de s'accomplir ; nous autres, ses amis et ses collègues, nous ne le comprenions que trop.

Les circonstances tragiques de la mort d'Eugène Dupagne couronnaient sa fin. Eugène Dupagne succombait, victime de son devoir professionnel.

Blessé au cours d'une opération septique, il fut le premier à diagnostiquer cette lésion qu'il savait mortelle. Il passa ses derniers jours dans la souffrance stoïquement supportée et ses dernières heures, qui sont bien connues et qu'il serait cruel de rappeler en ce moment, furent celles d'un héros.

Cette fin, que le Roi a voulu marquer de la Croix de Chevalier de l'Ordre de Léopold, suffirait à elle seule pour justifier une perpétuation matérielle.

Mais l'émotion et la souffrance populaires trouvent toujours l'artiste qui les exprime.

Notre concitoyen, Victor Demanet, dans une inspiration profonde et immédiate avait conçu, dès les premiers jours, l'œuvre qu'il nous a permis, avec votre aide à tous, de réaliser.

Cette œuvre, impressionnante dans sa simplicité, nous la déposons aujourd'hui sur la tombe de celui que nous pleurons. Une femme, affaisée dans son agenouillement, symbolise tout à la fois la science et la charité endeuillées et meurtries, méditant des qualités et des vertus de celui qui n'est plus et se remémorant sa vie puissante et sa mort héroïque. La main laisse choir doucement la fleur du regret et du souvenir qui ne s'éteindront jamais.

Ce monument, nous vous le confions, Madame, à vous et aux vôtres. Nous savons qu'il sera bien gardé.

Quand vous viendrez auprès de lui, à l'heure où le soleil étalera, dans un flamboient de gloire, ses derniers rayons sur cette pierre blanche, vous la regarderez et vous n'oublierez pas qu'au pied de cette colline tout un peuple conserve pieusement le souvenir reconnaissant de celui qui fut pour lui, dans sa trop courte existence, un médecin savant, un grand bienfaiteur et un exemple de vertu.

